

Les auteurs aussi ont la jaunisse

Alors que le gouvernement cherche à réformer le statut des auteurs, le romancier Guilhem Méric décrit la dégradation des conditions de vie de la majorité d'entre eux

Par **GUILHEM MÉRIC**

La détresse quotidienne, l'incertitude sur l'avenir, la crispation identitaire, le ras-le-bol fiscal, l'indignation politique, sociale, environnementale... Nous voilà nombreux, aujourd'hui, à vomir notre colère à la face du monde. Parce qu'elle ne peut plus être contenue. Je ne suis qu'un grain de sable. Un auteur de romans, ni plus ni moins, qui tente depuis des années de tirer son marque-page du feu. Comme beaucoup de mes camarades dont le gouvernement, à l'instar de tant d'autres professions, s'évertue à ignorer les revendications, j'essaie de survivre de mon métier. Car l'auteur, en France, est la cinquième roue du carrosse bien huilé de l'édition. Une variable qu'on ajuste selon le bon ou le mauvais temps du marché.

On nous a fait l'aumône d'un statut bâtarde, quelque part entre travailleur indépendant et profession libérale. Nos revenus tirés des droits d'auteur (entre 5 % et 12 % du prix hors taxe du livre, selon la spécialité et la notoriété de l'auteur) ne donnent droit à aucun congé et quasiment aucun droit au chômage ou à la retraite. Aujourd'hui, on nous invente, sans concertation aucune avec les organismes intéressés, une caisse de retraite censée remplacer l'Agessa, qu'il va falloir remplir en versant l'équivalent d'un salaire qu'aucun auteur ne touche, vu que nous ne sommes pas des salariés. A la différence de tous ceux que notre travail fait vivre dans la grande chaîne du livre, soit environ 80 000 personnes.

Bien sûr, nous faisons un travail que nous aimons. Nous vendons du rêve. Des moments d'évasion. Cela fait-il pour autant de nous des travailleurs moins estimables que les autres ? Le plaisir que l'on prend à produire une œuvre justifie-t-il le peu de sérieux et de rémunération qu'on nous accorde ? Cette passion qui nous anime, à mon sens, est aussi respectable que celle d'un spéléologue ou d'un chirurgien dans l'exercice de son travail.

CROWDFUNDING

Nous l'aimons tellement, ce travail, que, pour la grande majorité d'entre nous, nous mettons la main à la pâte pour faire connaître nos ouvrages. Parce que, sous le joug d'un marché saturé de nouveautés, où un livre qui ne se voit pas est un livre qui ne se vend pas, il faut communiquer, envahir les réseaux sociaux, inventer des jeux-concours, organiser des rencontres-dédicaces dans les librairies, les médiathèques, s'imposer sur des salons...

L'éditeur devrait aussi s'y atteler, mais souvent le trop grand nombre d'auteurs présents dans son écurie ne lui en donne pas les moyens. Le choix du budget marketing se reporte donc sur les « locomotives » de la maison, qui la font vivre en dépit des hauts et des bas qu'accuse le secteur, tandis que le reste des auteurs font office de faire-valoir.

Le livre sur lequel l'écrivain aura œuvré une année entière se verra le plus souvent sacrifié sur l'autel de la rentabilité. D'une semaine à un mois sur les tables des librairies, et hop ! Rideau. En attendant, l'auteur doit produire. Toujours plus et plus vite. Aux dépens de la qualité de son écriture. Et, comme il a du mal à s'en sortir, parce que la société, l'entourage le pointent régulièrement du doigt, il va chercher du « vrai » travail.

**LE PLAISIR
QUE L'ON PREND
À PRODUIRE
UNE ŒUVRE
JUSTIFIE-T-IL LE PEU
DE SÉRIEUX ET
DE RÉMUNÉRATION
QU'ON NOUS
ACCORDE ?**

Cette prise de conscience tardive – j'ai toujours été un grand naïf – m'a donné envie de fureter ailleurs. De me prémunir du lent désespoir inoculé par le système et de m'ouvrir aux nouvelles technologies. A ce que les Anglo-Saxons appellent le crowdfunding. En gros, une solution de financement participatif, qui a permis, à l'origine, de faire éclore un chanteur comme Grégoire ; et de

créer des émules dans tous les domaines : patrimoine, solidarité, cinéma, jeux vidéo, littérature...

J'en ai pris mon parti. Disposant d'une saga littéraire, *Myrihandes. Le secret des âmes-sœurs* (Au diable vauvert, 2010), à laquelle je me suis donné corps et âme durant plus de dix ans, mais qui laissait de marbre la plupart des éditeurs, trop désorientés par le caractère transmédia de l'œuvre, j'ai décidé de me retrousser les manches. Epaulé par une petite équipe d'artistes, j'ai lancé une première campagne sur Ulule pour financer le premier tome, enrichi d'illustrations et d'un album de musiques originales. Bingo ! Fin octobre, le dernier opus de la saga a trouvé ses lecteurs-financeurs.

Cette réussite, si chronophage et épuisante soit-elle, m'incite aujourd'hui à tenter l'aventure chez nos voisins anglo-saxons. Tant il est vrai que leur intérêt pour une œuvre multimédia aboutie est inversement proportionnel à celui des éditeurs français, qui se méfient comme de la peste des auteurs protéiformes.

Le 6 septembre, une Ligue des auteurs professionnels, à laquelle j'ai adhéré, s'est formée pour défendre nos droits et tenter de sauver ce qui reste de notre métier. Une ligue créée dans la continuité des mouvements #payeton-auteur et #auteursencolère, à laquelle, comme l'expliquait l'auteur de BD Joann Sfar, devraient se rallier des écrivains connus. Pour enfin peser et obliger l'exécutif à entendre notre détresse. J'espère que ce temps viendra. Que l'auteur se retrouvera enfin là où il aurait toujours dû être : au cœur de la chaîne du livre. Qu'il n'aura plus besoin de monstres comme Amazon ou de sangsues de l'autoédition pour être reconnu et respecté pour ce qu'il est. En attendant, le combat continue. Parce qu'en ces temps de rébellion, de soulèvement contre les injustices sociales et fiscales, nous avons tous attrapé la jaunisse. Même si elle ne transparait pas partout sur nos gilets. ■

G Guilhem Méric est auteur de romans publiés chez J'ai lu, Pygmalion, Au diable vauvert